

Sylvana Clastres

Le temps des analyses, un temps au singulier *

Au moment de la discussion qui a suivi la première soirée de ce séminaire, parmi les interrogations qui ont été soulevées, il a été question de savoir jusqu'où le discours mené par les écoles dans leurs enseignements pouvait envahir les cures et influencer, sinon les conditions de fin d'analyse, du moins leurs témoignages dans le dispositif de la passe.

Marc Strauss, dans la présentation du séminaire École de cette année, avait souligné le choix du Conseil d'orientation de l'École de demander l'intervention de quelques collègues « pas trop éloignés encore du temps de leur expérience analysante ». Cette proposition cherchait, me semble-t-il, à éviter l'enfermement dans un discours officiel pour laisser place à ce qui d'original/de particulier peut aussi faire École.

L'œuvre de Freud a été originale. Lacan, tout en poursuivant sur cette voie, a surtout insisté sur ce point de singularité dans son École avec la proposition du 9 octobre 1967, en particulier avec le dispositif de la passe. Un dispositif qui fait cadre au témoignage de fin d'analyse et du passage au désir d'analyste.

Mon intention ce soir est de partager avec vous des questions et des réflexions à partir de ce que je pense avoir appris d'une rencontre analytique particulière, faisant attention, bien entendu, à éviter tout piège d'un témoignage en dehors de la passe.

Il n'y a pas d'analyse type. Le temps d'une analyse sera celui nécessaire pour interroger la jouissance en question pour chaque sujet. Jouissance réactualisée en analyse dans le transfert au sujet supposé savoir.

L'analyse qui va orienter mon exposé s'est faite en trois temps, avec trois analystes, dans deux continents et deux langues différentes.

Autant chacune de ces trois analyses a été unique : dans la singularité du temps de travail de chaque cure, ainsi que dans la particularité du mode et du moment du transfert à chaque analyste, autant, dans l'après-coup, ce dont il s'agit finalement, c'est de trois temps d'analyse d'une seule cure.

Premier temps

L'instant de voir ou, après Freud, la découverte de l'inconscient

Qu'est-ce qui nous amène à demander une analyse ? Nous savons d'une demande qu'elle est rarement, ou plutôt jamais, ce que nous croyons demander.

Un exemple, la demande de ceux qui, d'emblée, demandent une analyse pour devenir analyste. Puisque nous ne pouvons pas savoir de quoi il s'agit dans « devenir analyste » avant d'avoir d'abord rencontré son inconscient, puis, à l'issue d'une cure, son désir d'analyste. Cela n'empêche pas qu'il faille accueillir cette demande comme une autre, pour vérifier ce que dans le travail et dans le transfert elle peut devenir.

En tout cas, le plus souvent, nous demandons une analyse parce que le symptôme qui nous représente nous fait trop souffrir, parfois nous paralyse, voire nous empêche de vivre. C'est le symptôme en tant que manifestation du trop de jouissance, ce trop qui excède le principe du plaisir. Le symptôme, cette partie visible de l'iceberg représente/traduit/va signifier l'évitement de l'impossible de la relation du sujet au réel.

Mais pas tout symptôme déclenche une souffrance qui puisse conduire un sujet à demander une analyse. Il y a des symptômes dont je dirais qu'ils peuvent être particulièrement « réussis ». Symptôme « réussi » dans sa fonction de border, de façon symptomatique certes mais pendant un certain temps efficace, le trou. Réussi parce que, dans son rôle de voiler la castration, le manque, il peut faire écran. Il « protège » le sujet de son inconscient et, par conséquence, de sa division, évitant ainsi le trop d'angoisse.

Je pense, par exemple, au symptôme phobique, surtout quand l'objet phobique peut être facilement évité par le sujet. Je vous cite une phrase de Colette Soler dans son texte « Le plus de temps » : « Le seul signifiant de sa phobie le sépare de l'angoisse ¹. »

Difficile alors de demander et plus difficile encore d'entrer en analyse en étant si bien protégé. Il faut du temps pour qu'à un moment ou à un autre la fonction du symptôme ne tienne plus ; que le réel fasse éruption et démonte cette construction.

Nous nous référons souvent à l'amour et à la haine comme les deux faces d'une même pièce de monnaie. En conséquence, plus l'amour est important, plus à l'inverse la haine le sera aussi. Nous pouvons peut-être dire que plus le symptôme a été efficace/réussi, plus difficile et violente sera la re-trouvaille (trouver à nouveau) du manque.

Une fois ce moment arrivé, le sujet est happé, débordé (c'est le cas de le dire) par le réel, par toutes ces choses impossibles à dire, et c'est alors qu'en analyse il va découvrir son inconscient.

Ce n'est pas parce que Freud a découvert l'inconscient et que désormais c'est une évidence que nous savons d'avance de quoi il est question. On ne peut rencontrer vraiment l'inconscient que lors d'un travail d'analyse. Découvrir son inconscient c'est, pour moi, l'instant de voir, lors d'une cure. C'est comme ça que je m'oriente dans ma clinique et tel a bien été le cas dans le vécu de cette expérience singulière.

L'évidence de cet instant s'est traduite par une phrase et ensuite par la rectification de la position du sujet. Phrase sur laquelle je vais revenir à la fin de mon exposé.

Quid du transfert dans ce premier temps ? En écrivant ce texte, et toujours en référence à cette analyse en particulier, le mot qui m'est venu a été : massif.

Le temps de cette cure, un déménagement d'un pays à un autre n'a pas empêché la poursuite du travail en cours. Et c'est dans la poursuite de ce travail que la possibilité d'un point d'arrêt à cette analyse et à ce lien transférentiel a pu avoir lieu. Je dis bien un temps d'arrêt puisque, en ce qui concernait la cure, il n'était pas question d'une fin.

Je pense pouvoir dire qu'à l'issue de ce premier temps il y avait un sujet moins naïf de sa division et du nœud où il se trouvait (nœud au sens lacanien du terme). Ce qui n'a pas été sans rapport avec quelques avancées aussi d'ordre thérapeutique, en surplus.

Deuxième temps

Le temps pour comprendre et le moment de conclure volé

Comment faire avec le temps pour comprendre quand, névrose oblige, on ne veut pas savoir (passion de l'ignorance) ? Quand on ne veut pas renoncer à une forme, à un mode bien établi de jouissance, mode de jouissance qui aide le sujet à être ?

Lacan, dans *Le Moment de conclure*, se réfère à la psychanalyse comme « une pratique qui durera ce qu'elle durera, [...] une pratique de parler ² ». Dans une analyse le sujet va parler, associer librement. Il va chercher un savoir qu'il croit trouver dans l'Autre comme sujet supposé savoir. Si dans un premier temps le sujet peut paraître chercher à comprendre, chercher le sens, par sa prise de parole, il va se retrouver dans la faille, dans la limite du symbolique, ce point d'impossible du symbolique face au réel.

Tout au long d'une analyse, dans son rapport au symbolique/langage, l'analysant sera rappelé à sa condition de pas-tout. Ce sont toutes ces petites rencontres avec cette forme de castration logée dans le langage qui dans une cure vont mener le sujet peu à peu à l'évidence et à l'irréversible de sa division. Et c'est à partir de cette division et de la répétition qui insiste à essayer de la recouvrir qu'il pourra interroger et se mettre au travail sur sa forme de jouissance.

Le mode de jouissance du sujet va se révéler en analyse être celui dicté par son fantasme. Le fantasme, cette construction inconsciente par où le sujet répond, à partir de la place qu'il suppose être la sienne dans le désir de l'Autre. De cette construction le sujet perd la trace. Il ne la reconnaît pas, ne la retrouve plus. Il la subit, il la vit, il s'y identifie. Ce qui reste, c'est ce mode singulier de jouissance inscrit comme une empreinte, qui va baliser, donner les repères, déterminer la position du sujet dans son lien à l'Autre, au grand comme au petit.

Il faut du temps, le temps qu'il faut, pour se résigner à abandonner ce qu'on a (aussi imaginaire soit-il) pour ce que l'on n'a pas.

Le temps pour comprendre sera le temps nécessaire pour qu'à partir du décryptage du mode de jouissance dans une cure, il soit possible de retracer, de réécrire la voie inconsciente du fantasme. On ne pourra pas cerner le fantasme avant une analyse, il va se construire dans la cure.

C'est un travail difficile. Souvent fastidieux, lent, frustrant, douloureux. Le sujet peut parfois ressentir la cure comme plusieurs années d'errance sur les pistes tortueuses de son inconscient.

Ce travail ne pourra tenir que par l'amour du transfert et par la croyance que quelque part dans l'Autre il y a un savoir. L'analysant actualise, il répète dans le transfert son mode de jouissance. Il va essayer d'occuper dans le désir de l'analyste la place d'objet d'amour. Il va chercher une connivence, une réponse de l'autre (du petit autre) de l'analyste.

Mais justement, dans une cure, il n'y a pas de petit autre de l'analyste. L'analyste ne répond pas. Il ne répondra pas, ni à partir du savoir qui lui est supposé, ni à partir de son lieu de jouissance, d'où il pourrait croire et jouir de la place qui lui est accordée par le transfert, faisant de l'analysant son objet.

Lors d'une analyse, dans le temps pour comprendre, la place vide de désir incarnée par l'analyste va laisser le sujet seul, sans réponse, confronté à ce qui insiste de son mode de jouissance.

Face à l'absence de réponse de l'Autre à la question « que me veut-il ? », le sujet pourra s'interroger sur ce qui jusqu'alors était un point de fixation, de répétition. Le travail qui va permettre de cerner le fantasme se fera en contresens de la voie de jouissance.

Le désir de l'analyste, tout au long d'une cure, va être celui de l'absence de tout désir autre que celui de faire place au vide, celui du désir suspendu. Ce qui fait de cette rencontre, une rencontre unique, puisque le sujet ne la retrouvera nulle part ailleurs.

Le désir suspendu et le manque de réponse de l'analyste vont aussi, tout au long de la cure, permettre d'interroger l'amour de transfert et le transfert au sujet supposé savoir. Le temps d'une analyse, le temps pour comprendre sera aussi celui nécessaire pour désenchanter le transfert. Vider le transfert de son sens.

Tel avait été le cas, quelques années plus tard, dans ce deuxième temps de cure. L'évolution des questions déjà citées dans mon exposé et la rectification de la place occupée par le transfert laissaient envisager le moment de conclure cette analyse quand la cure a été interrompue par le décès de l'analyste. La mort, le réel qui habite l'Autre, le lieu de l'Autre, barré.

Il est resté de ce travail interrompu proche de sa fin le ressenti d'un arrachement, d'une forme d'injustice de ce moment de conclure volé. Volé parce que l'acte de conclure ne peut, lui aussi, se passer que dans une cure.

Troisième temps

L'acte de conclure ou l'art de faire avec l'impossible

Une troisième analyse, qui s'est avérée dans l'après-coup être le troisième temps de cette cure, a donc eu lieu. Cela a été un travail bref mais intense. Les trois temps y étaient :

- l'instant de voir, autour des deuils ;
- le temps pour comprendre, et la singularité du mode de transfert envers l'analyste, puisqu'il a fallu du côté de l'analysant encore du transfert pour faire exister l'analyste, alors qu'en ce temps de la cure le sujet n'était plus dupe du lieu de l'Autre supposé savoir ;
- et très vite l'évidence du troisième temps, le moment de conclure.

Pour ne pas m'égarer et risquer le piège cité au début de cet exposé, je ne vais pas développer les trois temps de cette analyse, mais je vais partager avec vous encore trois réflexions avant de conclure.

1. Il y a eu une phrase.

Sol Aparicio, dans son texte « Le présent de la fin », cite Lacan, faisant référence à « l’instant du fantasme » qui « ouvrirait sur le moment de conclure ³ ».

Il est vrai que peu avant le moment de conclure cette cure, il y a eu l'émergence/la construction d'une phrase qui cernait le mode de jouissance du sujet à partir de la place qu'il était censé occuper dans le désir de l'Autre.

Mais, singularité encore une fois oblige, il s'agissait de la même phrase déjà mentionnée au premier temps de cette cure. Des années de travail d'analyse après, le sujet la retrouverait au bout de la cure avec le naturel et la surprise d'une grande évidence. Mais c'était donc ça ?! En effet, ce n'est pas possible d'effacer ou de modifier un mode de jouissance. C'est inscrit, ça va rester. C'est la position du sujet face à son plus-de-jouir qui va à la fin d'une analyse changer.

Je pense pouvoir dire que lors du premier temps de cette cure, cette phrase a émergé non pas d'un travail de construction, mais comme un moment d'ouverture inconsciente, un éclair. Comme il peut arriver dans les rêves, dans le lapsus, dans l'acte manqué. Qui laisse au sujet la possibilité de s'enfermer et se défendre aussitôt.

La différence dans la deuxième rencontre est que, si l'énoncé de la phrase retrouvé à la fin de la cure était le même, le sujet de l'énonciation et sa position face à son mode de jouissance ne l'étaient plus.

2. Il y a eu un transfert.

Nous entendons beaucoup parler de la place du transfert tout au long d'une analyse. Elle ne sera pas la même au début et à la fin d'une cure.

J'ai dit plus tôt dans mon exposé que le transfert au sujet supposé savoir est ce qui, entre autres, va soutenir l'analysant en analyse. C'est la croyance qu'il y a un savoir, une réponse à sa question qui le maintient au travail. Cette croyance va être confrontée au manque de réponse de l'Autre tout au long de la cure, jusqu'à ce que le sujet puisse concevoir qu'il manquera toujours quelque chose pour atteindre le sens. Qu'il y aura toujours de l'impossible dans le rapport au savoir et que l'Autre de l'analyste est aussi barré.

En opposition, nous pouvons peut-être nous interroger sur la position du transfert qui n'évolue pas au long d'une analyse. Pouvons-nous dire qu'un transfert qui se tient indéfiniment peut être révélateur d'une impasse de la cure ? Signe d'un sujet figé dans une position imaginaire : celle de

la recherche du sens, d'un savoir logé toujours quelque part ? Position que recouvre le réel et avec lui l'impossible de tout dire.

Le transfert est ce qui de la part de l'analysant autorise l'analyste. Et si le temps du transfert est le temps nécessaire pour mener le sujet au bout de son travail d'analyse, à la fin c'est tout naturellement que ce lien se vide de sens. Le sujet supposé savoir du transfert, vide de sa fonction, n'existe simplement plus.

Que se passe-t-il donc si nous avons le besoin, ou le désir, pour une raison quelconque, de reprendre après la fin d'une cure une nouvelle analyse ? Il y a sûrement plus d'une réponse à cette question.

Je vais essayer d'y répondre à partir de la position du sujet au moment de la demande de ce troisième analyste, lors de ce dernier temps de la cure. Je pense que dans cette cure, et à ce moment précis, il était question moins d'un transfert à un analyste, qu'à une éthique, celle de la psychanalyse.

3. Il y a de l'impossible.

Il faut du temps pour une analyse pour les raisons que je viens de vous exposer, mais aussi parce que le sujet se défend, s'accroche, résiste. Pire, il est aveuglé par sa croyance. Il ne veut pas savoir qu'il n'est pas tout. Pas tout non plus dans le désir de l'Autre.

Chaque analyse a son temps, mais surtout, il faut du temps pour concéder l'évidence qu'on ne peut pas se guérir de sa division. Il faut du temps pour accepter « l'être pour la mort » comme nous dit Heidegger, ce point de réel qui habite chaque sujet.

À la fin d'une analyse il faut savoir faire autrement avec l'impossible pour sortir de l'impasse.

Nous entendons souvent parler de chute à la fin : chute du transfert, de l'objet, etc. En effet, il y a beaucoup de désidéalisations à la fin d'une analyse. Et, parmi ces désidéalisations, celle qu'à la fin de ce long travail il ne s'agit pas forcément de se retrouver avec une grande révélation. Mais plutôt avec la surprise de se retrouver autrement, dans le mieux faire avec sa jouissance et celle de l'Autre.

Et, puisque à la fin de la cure il est question d'un point d'impossible, de réel, le symbolique ne suffisant plus, c'est par l'acte que le sujet arrivera à conclure. Finir une analyse c'est franchir par l'acte le manque de garantie. Un moment de solitude, un peu comme lors d'une naissance. Un pari que fait le sujet de pouvoir mieux vivre sa division.

Après une cure, il se peut que l'émergence d'un nouveau désir (le désir inédit dont Lacan parle à la fin de son enseignement), le désir d'analyste, s'impose. Le désir d'analyste, histoire pour un autre témoignage.

Mots-clés : temps, fantasme, symptôme, transfert, réel.

* Intervention lors du séminaire EPFCL « La durée des analyses, ses raisons », à Paris, le 20 novembre 2014.

1.  C. Soler, « Le plus de temps », *Hétérité*, n° 3, *Le temps de la psychanalyse*, Paris, FCL-EPFCL, 2003, p. 120.

2.  J. Lacan, *Le Moment de conclure*, 15 novembre 1977, séminaire inédit.

3.  S. Aparicio, « Le présent de la fin », *Hétérité*, n° 3, *op. cit.*, p. 43.